

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 11 (1914)
Heft: 9

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. E. FARRON, à Tavannes.

ONZIÈME ANNÉE

N° 9

SEPTEMBRE 1914

SEPTEMBRE

L'apiculture traverse une phase des plus pénibles ; le rapport de cette année est de nouveau à peu près nul, dans beaucoup d'endroits les ruches sont dépourvues de provisions pour l'hiver et le sucre manque, parce que l'exportation des pays qui nous en fournissaient ordinairement est interdite à cause de la guerre. Les apiculteurs se trouvent donc dans une situation peu enviable. Heureux ceux qui avaient fait leurs provisions de bonne heure et avaient nourri au commencement d'août. M. Ruffy m'écrivait le 16 août : « J'ai bientôt fini de nourrir. » Voilà un qui s'y est pris à temps.

Les colonies sont généralement en bon état ; les petites miellées de juillet et août ont maintenu la ponte de sorte qu'à l'heure qu'il est la plupart des ruches sont assez populeuses et ce serait vraiment dommage de ne pas leur accorder le nécessaire pour passer l'hiver ; il y a dans nos ruchers un capital important qui rapportera son intérêt si on ne craint pas de faire les sacrifices nécessaires. Il va sans dire que surtout cette année tout ce qui est de moindre qualité doit être supprimé, réuni aux colonies voisines.

A la mise en hivernage, l'apiculteur aura éliminé tous les rayons défectueux pour les fondre ; on est à cet égard souvent trop conservateur. Cependant on a dans les feuilles gaufrées un moyen si facile de se procurer un matériel irréprochable. Renouveler souvent les rayons, faire bâtir beaucoup maintient l'entrain dans les ruches, conserve la santé des abeilles et les préserve des maladies ; c'est avec raison le mot d'ordre de tous les apiculteurs intelligents. Tous les rayons troués, trop vieux ou contenant beaucoup de cellules de faux bourdons seront placés à cette revue près des partitions pour être remplacés au printemps. N'avoir dans ses ruches que des rayons droits comme des planches, pas trop vieux, exempts de cellules de

mâles à peu d'exceptions près, doit être l'ambition de tout cultivateur d'abeilles.

Les rayons de hausses doivent être bien surveillés pour les préserver des teignes ; en les enveloppant de vieilles gazettes immédiatement après leur sortie des ruches, comme nous l'avons décrit l'année dernière (voir *Bulletin* du mois d'août) nous avons réussi sans armoire à rayons et sans soufrage à les conserver intacts depuis des années.

U. Gubler.

DU DANGER DES PIQURES

Chaque année on lit dans les faits divers des journaux que des cas de mort ont été produits par des piqûres d'abeilles. Les apiculteurs n'y attachent généralement pas grande importance, les uns se contentent de dire après chaque cas signalé : La victime avait une maladie de cœur et la piqûre n'a fait que hâter de peu la fin ; d'autres nient tout simplement le fait.

Il est vrai que les cas mortels sont très rares en comparaison du nombre de piqûres reçues.

Le danger existe pourtant et on ne peut pas le nier.

Il m'est déjà arrivé plusieurs fois de voir des personnes piquées prises de malaise, maux de gorge, fièvre urticaire, etc.

Voici un fait plus grave survenu à un de mes enfants le 18 juillet dernier : J'étais descendu à mon rucher de plaine avec ma famille pour cueillir des cerises ; ce jour-là, il faisait beau, les abeilles travaillaient et étaient douces, les enfants se régalaient de cerises quand tout à coup mon numéro 3, une fillette de cinq ans, fût piquée à la jambe.

Comme elle avait déjà été piquée l'année dernière et qu'elle ne s'en était pas autrement ressentie nous n'y attachâmes sur le moment pas grande importance ; je continuai à cueillir des cerises pendant que ma femme frottait la piqûre avec une queue de poireau, plutôt pour tranquilliser la petite qu'avec la conviction que c'était souverain.

Cependant au bout de quelques minutes, la petite devient rouge et se plaint du mal de gorge, ma femme m'appelle, de suite je vois que c'est grave ; nous portons la petite dans un pré voisin et pendant que ma femme déshabille l'enfant qui déjà a des étouffements, je cours au rucher chercher une bouteille d'eau de vie de miel que j'avais heureusement sous la main, j'en fais avaler une gorgée à

L'enfant qui étouffe, elle est déjà bleue et tourne les yeux d'épouvante, nous la frottons par tout le corps avec l'eau de vie ; après la première gorgée, l'enfant respire, puis la crise reprend : nouvelle gorgée d'eau de vie qui provoque un vomissement, de nouveau arrêt de la crise puis reprise des étouffements au bout d'un moment mais moins fort ; je fais boire à l'enfant une dernière et forte gorgée d'alcool ; la crise est passée. A ces crises d'étouffement succède alors une période d'abattement, malgré la chaleur, la petite se plaint du froid et veut dormir ; ne sachant si tout danger est écarté et craignant qu'elle ne s'endorme pour ne plus se réveiller, nous décidons de la tenir éveillée pendant deux heures environ, nous rappelons nos aînés qui au plus fort de la crise s'étaient éloignés en pleurant croyant que leur petite sœur allait mourir et nous nous évertuons à tenir la petite éveillée malgré ses supplications pour qu'on la laisse dormir. Pendant ce temps ma femme se rendait à l'appel du numéro 4 un bébé d'un an abandonné dans un coin du rucher pendant le moment critique et qui poussait des cris de paon. Voyez d'ici le tableau et jugez si nous avons passé un moment d'angoisse. Heureusement que ma femme est courageuse et n'a pas un instant perdu son sang-froid ; heureusement aussi que nous avons de l'alcool sous la main, sans cela notre enfant étouffait, en tout nous lui en avons fait boire un bon demi-verre ordinaire.

Environ deux heures après la crise, nous avons porté l'enfant au rucher (dans la maison) et l'avons laissé dormir tout en restant continuellement à côté d'elle pour surveiller sa respiration. La nuit fut un peu agitée, l'enfant avait de la fièvre ; le lendemain la petite était bien mais avait encore des plaques rouges dans différentes parties du corps.

J'ai oublié de dire que sitôt après le vomissement le corps et la figure de l'enfant se sont couverts de boutons comme une poussée de fièvre urticaire.

Si j'ai relaté en détail cette aventure, c'est pour que tous les apiculteurs sachent à quoi ils s'exposent en laissant aller leurs enfants auprès du rucher et puis l'on peut être piqué même loin des ruches et chacun peut se trouver dans la même situation que moi ; il est bon dans ce cas de savoir ce que l'on doit faire.

N'étant pas docteur, j'ignore si, dans le cas qui nous occupe, nous avons fait, ma femme et moi, tout ce qu'il fallait faire étant donné que nous étions éloignés de toute habitation.

Le fait d'avoir mangé des cerises a-t-il pu influencer ou être cause de la violence de la crise ?

Il y a parmi nous un disciple d'Esculape qui sera peut-être disposé

à répondre à ces questions et à donner quelques conseils dans le *Bulletin*. Pour qu'il se reconnaisse, je dirai qu'il manie très bien la plume et qu'il a le coup pour attraper les essaims haut perchés. Suis-je indiscret, docteur ?

En attendant, les conseils de la faculté, tenons-nous de l'eau-de-vie ou du cognac au rucher, même si nous n'en usons pas.

Juillet 1914.

C. Auberson.

L'APICULTURE A L'EXPOSITION NATIONALE A BERNE 1914

Je n'ai pas la prétention de décrire en détail l'Exposition apicole à Berne. D'abord cela ennuyerait mes lecteurs autant que moi, et il me faudrait en outre une place dont je ne puis disposer. La monotonie de ma description serait aggravée par sa longueur, c'est pourquoi je m'en tiendrai à des généralités aussi brèves que possible, quoique ce ne soit pas précisément chose facile. Je m'occuperai plus spécialement de l'exposition romande, laquelle nous touche directement.

Tous les apiculteurs qui se sont rendus à Berne ont visité la partie apicole qui les intéressait surtout et la connaissent par conséquent aussi bien que moi. Quant à ceux que leurs occupations ont, jusqu'à ce jour, retenus au logis, je leur donnerai le conseil de tâcher de trouver une journée de liberté qu'ils consacreront à notre exposition nationale ; ils en reviendront enchantés et avec la satisfaction d'avoir vu de belles choses, bien mieux comprises que s'ils s'entouraient de toutes les descriptions du monde.

Mais puisque j'ai assumé de donner ici un aperçu de notre apiculture à l'exposition, je vais faire de mon mieux pour satisfaire mes lecteurs.

Que je leur dise d'emblée que la grande manifestation apicole qui s'est produite à l'occasion de l'exposition, a laissé les apiculteurs de la Suisse romande très indifférents, très froids. Ça a été un désintéressement sans précédent, un ensemble de mauvais vouloir et de refus général. Il a fallu tout le désintéressement, toute la bonne volonté et toute l'énergie des membres chargés de l'organisation, pour arriver à ce que nous ne fassions pas trop mauvaise figure. La chose n'a pas été aisée, je puis vous l'assurer.

Faut-il croire que l'on s'est découragé à la suite des mauvaises années, que l'apiculture ne présente plus l'attrait qu'elle offrait il y a quelque trente ans, ou faut-il penser que les divisions, les luttes intestines, les rivalités dont notre Société a été le théâtre pendant

quelques années, et dont elle sera longtemps encore à se remettre, ont porté leurs fruits et refroidi le zèle des sociétaires au point du voir avec la plus parfaite indifférence l'écrasement de notre association par nos collègues de la Suisse allemande ?

Ces raisons ont très probablement influencé maints de nos membres et c'est fâcheux, car nous devrions toujours nous souvenir que noblesse oblige et que pendant nombre d'années la Société romande et son organe, la *Revue internationale d'apiculture*, ont été en tête du mouvement, ont guidé et instruit les apiculteurs du monde entier, et que nous sommes moralement tenus de continuer ce qui a été si bien commencé. Mais pour cela, il faut que l'union, la bienveillance soient à la base de nos rapports.

Ce sentiment de solidarité, si bien compris par nos collègues de la Suisse allemande, leur a permis de réaliser des merveilles. En outre, n'ayant pas comme nous le souci du manque d'argent, ils ont pu faire bien et grand, ce que nous eussions également pu réaliser si, comme eux, nous avions tous été poussés par l'amour de l'apiculture.

Quoi qu'il en soit, la journée que les apiculteurs passeront dans le pavillon qui nous est réservé, ne sera pas perdue. Outre la comparaison à établir entre la riche et la grandiose exhibition de la Société suisse des Amis des abeilles et celle de la Société romande d'apiculture beaucoup plus modeste, ils en rapporteront un enseignement profitable non seulement à eux-mêmes, mais aussi à leurs butineuses, qu'ils élèveront avec plus de clairvoyance encore.

Lorsqu'on pénètre dans le vaste hall qui abrite l'apiculture et les fruits, ce qui attire de prime abord les regards, est le splendide étalage de la société allemande. Disciplinés, résolus de faire bien, car leur caisse était garnie, dirigés par un comité qu'on ne se permet pas de bafouer par derrière, nos collègues n'ont rien épargné pour que leur exposition soit belle et imposante. Ils ont atteint leur but. Chez eux tout est bien, presque parfait. Si j'avais une observation à leur adresser, je leur dirais seulement, que dans leur désir de nous distancer, ils se sont arrêtés à trop de minuties, que le grand public ne comprend pas ; s'il est permis de traiter de minuties ce qui est fait pour instruire.

En face de cette exposition et séparée d'elle par le gigantesque et peu gracieux échafaudage réservé aux miels de nos collègues de la Suisse allemande, se trouve l'emplacement réservé à la Société romande d'apiculture ; emplacement plus restreint, moins luxueusement garni, mais où le visiteur rencontrera une exposition très complète de tout ce qui concerne notre industrie.

Certes, nous n'allions pas à Berne avec beaucoup de plaisir ; le

devoir seul nous y poussait, et un moment, nous avons même craint de devoir renoncer à y figurer. Mais nous avons persévéré, heureusement, malgré notre faiblesse, notre infériorité et le manque d'appui. Tout luxe, toute dépense inutile devaient être bannis ; nous ne pouvions que marcher d'après nos moyens. A vous de dire si nous avons réussi.

D'emblée, soit dans les réunions préparatoires, soit au moment de l'arrangement final, nous avons pu remarquer avec quel ensemble admirable nos amis confédérés se préparaient à concourir. Ils étaient prêts depuis longtemps, alors que nous ne savions pas même ce que nous devions et pouvions faire, que tout était incertitude, qu'on ne se heurtait qu'à du mauvais vouloir, des défections et même refus de coopérer à l'œuvre consentie et voulue par la Société. Mais comme nous nous étions engagés, comme il fallait aller de l'avant et faire bonne figure, nous avons marché, mais sans beaucoup de plaisir, il faut bien l'avouer. L'accueil courtois et les encouragements de tous les membres du Comité du Groupe II (Apiculture), les bonnes dispositions qu'on nous montrait, ont aussi grandement contribué à nous relever le moral et à nous rendre l'espérance.

Dans la lutte pacifique qui se préparait, ce n'était pas en ennemis que nous allions concourir à côté de la Société suisse des Amis des abeilles, mais comme membres d'une même famille, comme des collaborateurs d'une même œuvre, aspirant au même but, tout en usant de moyens et de méthodes différentes. Les deux Sociétés participant à la joute étaient désireuses de présenter un ensemble aussi complet que possible de leurs forces, de leur activité et de l'état actuel de l'apiculture en Suisse.

Notre exposition, plus modeste, attire moins les regards, retient peut-être moins longtemps le profane ; mais, pour l'initié, pour le cultivateur d'abeilles, qui veut approfondir les choses, étudier les méthodes, il verra bientôt que notre ensemble est également complet et instructif, que, si nous n'avons pu nous arrêter aux minuties coûteuses, dont je parlais tout à l'heure, nous n'avons cependant rien omis de principal, que nous nous sommes même surpassés, étant données les circonstances dans lesquelles se faisait l'installation.

Si l'on veut bien comparer ce que nous présentons à Berne avec ce qui a été fait dans les expositions précédentes, si nous voulons juger avec impartialité, nous pouvons dire, sans arrière-pensée, que jamais encore nous n'avons réuni un ensemble aussi complet, aussi varié et aussi instructif. La simplicité même avec laquelle les objets sont présentés les fait paraître tout à leur avantage, attire et retient les connaisseurs. Les bribes de conversation qu'il est possible de saisir ici et là nous prouvent que nos méthodes sont connues et

appréciées, notre outillage employé partout et que les œuvres littéraires que nous présentons ne sont pas des publications inconnues. Rien n'est plus amusant, ni plus encourageant que ces réflexions saisies au hasard et destinées à de toutes autres oreilles que les nôtres.

Rien de nouveau à signaler parmi les machines et les outils. Depuis quelques années, rien de saillant n'a été inventé ; on se contente de perfectionner, de modifier, et si toutes ces modifications ne sont pas heureuses, elles nous prouvent cependant que tout n'est pas dit en fait d'instruments et d'outils et que nous finirons peut-être par obtenir un état de perfection plus relatif que celui qui nous contente aujourd'hui. Si, pour ma part, j'accorde la préférence à la plupart des instruments connus et utilisés depuis quinze à vingt ans, je comprends fort bien que d'autres rêvent quelque chose de mieux et veulent tâter des nouveautés, des changements. Mais souvent vouloir trop perfectionner va à l'encontre du but. Tout ce qui est présenté en fait d'instruments, d'outils, nous a paru bien fabriqué, à des prix raisonnables.

Il avait été convenu que nous ne présenterions que ce qui est fabriqué dans le pays sur lequel s'étend l'activité de la Société romande. Nous y avons quelque peu dérogé et on a bien su nous le faire remarquer. Mais comme rien de ce que nous avons autorisé à être exposé ne vient de l'étranger, à l'exception de deux ou trois instruments, figurant dans l'exposition rétrospective, nous n'avons pas cru pouvoir pousser l'ostracisme jusqu'à interdire ce qui est fabriqué chez nos confédérés et d'un usage courant parmi les membres de notre Société. Il fallait, du reste, pour être aussi complets que possible, ne pas refuser ce que nous ne produisons pas, d'autant plus que ce n'est qu'une quantité infime.

Chose digne de remarque, c'est l'unification des systèmes de ruches qui se réalise peu à peu dans toute la Suisse romande. Je ne veux pas avancer qu'une seule ruche est utilisée par les membres de notre association, car je connais encore une foule de ruchers où trônent des ruches de tous genres, très appréciées par leurs propriétaires et destinées encore à de longues années d'usage. Mais on peut cependant remarquer que la ruche Dadant (type ou modifiée) gagne la faveur des amateurs d'abeilles, tandis que les autres systèmes restent stationnaires et ont même une tendance à diminuer. Cela nous permet de prévoir qu'un jour arrivera peut-être où nous n'aurons plus qu'une ruche utilisée, ce qui sera un grand bien pour l'apiculture en général et pour les abeilles en particulier. Notre exposition se ressent de cette disposition, car, à l'exception d'une Tonelli, confectionnée par M. Hess, à Grandchamp, toutes les autres ruches présentées sont des Dadant, n'ayant rien de luxueux, mais se faisant malgré tout

remarquer par leur bienfaisance et la modicité de leur prix. Une ruche sur bascule, de M. Cavin, à Couvet, enfermée dans un élégant petit pavillon dont le toit peut se relever pour permettre les travaux, attire les regards et retient nombre d'apiculteurs qui trouvent là la réalisation d'une idée longtemps caressée.

Une autre ruche à sous-sol claustrant, voisinant avec une du système de M. Bosset, permet aux visiteurs de se rendre compte de cette innovation et de s'initier, autant que faire se peut, à sa manipulation.

Les ruches d'observation, qui ont été jusqu'à présent le complément nécessaire de toutes nos expositions et qui trônaient toujours en bonne place, font complètement défaut. Il semble qu'on délaisse passablement les observations, l'étude des mœurs des abeilles, que nous ne connaissons pas encore parfaitement, pour s'en tenir à la pratique, soit à l'obtention du miel et de la cire, ainsi qu'à l'élevage des bestioles. Par le temps qui court, nous ne saurions trop blâmer cette tendance. Que les amateurs, que les personnes qui veulent se spécialiser continuent les recherches et en fassent part à leurs collègues ! Par contre, les ruches d'élevage, les ruchettes à nucléus, les caisses à essaims, etc., figurent en bonne place.

A côté des élégants pavillons, système Burky, exposés dans le jardin attenant à notre pavillon ainsi qu'à son entrée, il faut bien reconnaître que nos ruches isolées, placées tout auprès, font assez piètre figure, paraissent bien modestes. Mais comme l'apparence n'est pas tout en apiculture, nous regagnons notre rang par les avantages que présente le genre de ruche que nous utilisons, par la commodité et la rapidité avec lesquelles nous pouvons pratiquer les opérations, même lorsque les habitations regorgent d'insectes et que ceux-ci ont perdu leur débouffanté printanière. De plus, il est beaucoup moins coûteux à un apiculteur de la Suisse romande de monter un apier avec des ruches indépendantes, que de devoir d'emblée faire l'acquisition d'un de ces jolis pavillons, si en faveur partout dans la Suisse allemande.

La cire, qui, dans les tournois précédents, laissait presque toujours à désirer et n'arrivait pas à satisfaire les jurys, semble être beaucoup mieux conditionnée aujourd'hui. Toute celle que nous avons vue exposée est de qualité supérieure mise en valeur par un arrangement luxueux chez nos amis confédérés, lesquels ont, à l'heure actuelle, l'exposition de cire la plus belle et la plus riche qui ait jamais été présentée. Si les facteurs de quantité et de luxe avaient été prédominants pour l'attribution des récompenses, la Société suisse des Amis des abeilles aurait mérité bien plus que le grand prix, qui lui est

échu avec un maximum de 16 points, tandis que nous n'avons obtenu que 15 points, avec la médaille d'or.

Dans notre section, la cire ne figure qu'en minime quantité et elle est exposée sans aucun appareil ; elle est simplement là pour compléter et parfaire notre ensemble. C'est un sacrifice individuel à la collectivité, car MM. Dériaz et Mossu n'ont fait aucune réclame personnelle pour leur marchandise, laquelle est cependant de première qualité et d'une facture irréprochable.

Cette richesse, dans une exposition apicole, comme celle qui caractérise l'ensemble de l'exposition de nos collègues allemands, me semble aller quelque peu à l'encontre du but que nous avons en vue, soit la vulgarisation de l'apiculture. Où s'arrêtera-t-on dans le luxe avec lequel on présente les choses au public ? Nous avons pu saisir maintes réflexions tant soit peu décourageantes sur l'impossibilité d'arriver à faire quelque chose d'approchant qui nous confirment cette impression. Les visiteurs ne se rendent pas compte sur l'instant que tout ce qu'ils voient est le résultat d'une longue préparation, l'effort d'une collectivité bien organisée et qu'un seul individu ne pourrait pas prétendre à faire quelque chose de pareil.

La collection d'outils, d'ustensiles et de bidons à miel de M. Burdet vient heureusement compléter l'ensemble du petit pavillon qui abrite l'exposition de l'Etablissement de la Croix, près Orbe ; cette dernière installation est attrayante par son élégance et sa collection d'outils apicoles, aussi complète que variée ; on y remarque, outre de la cire laminée, prête à être mise en presse, de l'autre gaufrée, pour garnir les cadres de hausses et les sections.

Les miels que nous avons présentés, pour n'être qu'en petite quantité, si l'on compare, tout à côté, l'énorme construction qui contient ceux exposés par nos collègues, n'en font pas moins leur effet, car ils sont de premier choix et bien en vue. Nous avons là quelques centaines de bocaux renfermant du miel qui provient d'à peu près tous les coins de la Suisse romande, du Jura bernois au Valais, en passant par les pays de Vaud, de Genève et de Fribourg.

La plus grande partie de nos miels, d'une granulation très fine, est d'un beau blanc. Il n'y en a pas beaucoup de bruns. Et encore les miels que nous qualifions de bruns sont blancs en regard des miels bruns-noirs récoltés dans la Suisse allemande.

Nous pouvons choisir depuis le miel de rhododendron, provenant du Valais, au grain imperceptible et à la saveur si agréable, au miel d'esparcette si caractéristique, ou au miel plus foncé de seconde récolte, présentant un mélange de tous les nectars.

En présence des spécimens de miel présentés par les deux sociétés concurrentes, je ne puis comprendre la querelle d'Allemand qu'on

nous fait au sujet de nos produits. Il est entendu que la Suisse allemande produit presque en totalité du miel brun, d'une cristallisation assez lente et d'un goût particulier auquel nous autres, Suisses romands, ne sommes pas habitués, tandis que chez nous tous les miels de première récolte sont blancs, quelquefois jaunes, et cristallisent passablement vite. Il n'y a que ce que nous récoltons en deuxième récolte qui rapproche un peu des miels produits dans la Suisse allemande.

Mais la couleur si claire de nos miels ne signifie pas, comme on voudrait le faire croire au public, que nos produits sont falsifiés et ne sont pas le produit des fleurs. Nos miels, en tant que miels, sont tout aussi purs, tout aussi aptes à supporter la comparaison que ceux de nos collègues. Pourquoi ne pas vouloir se rendre à l'évidence? Nos abeilles produisent un miel plus blanc que celui récolté par les apiculteurs affiliés à la Société des amis des abeilles et sa saveur varie suivant l'attitude et la flore. On le sait du reste fort bien, et les grands achats, faits au commencement de l'année, dans les cantons de Vaud et de Genève, par des négociants des bords de l'Aar en font foi. Ces miels qui ne seront certainement pas revendus avec l'indication exacte de leur provenance, n'en sont pas moins la meilleure garantie de la bonne qualité de nos produits et la preuve que la guerre qu'on nous fait à ce sujet n'a de raison d'être que la peur de voir le marché envahi par nos produits.

Quoique notre pays soit petit, il y a place sous son ciel pour tous ceux qui s'adonnent à la culture des abeilles, depuis le producteur du miel le plus blanc qui puisse exister, à celui qui ne fournit le marché que de miels très foncés. Pourquoi donc se quereller à ce sujet, nous en pâtissons les uns et les autres, tandis que nos concurrents étrangers profitent fort habilement de cet état de choses et inondent le pays de miels inférieurs? Pourquoi ne pas se tendre la main et marcher unis à l'assaut contre l'envahissement qui finira par nous enliser? Ce serait là une bonne guerre, la seule que nous devrions nous permettre.

A côté des miels, une petite collection de 26 bocaux, contenant des miels remontant à autant d'années en arrière, attire peu les regards, mais mérite cependant d'être signalée. Elle nous montre que le miel ne se conserve pas indéfiniment, qu'avec l'âge, une partie redevient liquide tandis que l'autre se change en sucre. Ces échantillons, réunis par M. U. Borel, P. P., à Couvet, ont très aimablement été mis à notre disposition. Ensuite, tout à côté, de fort belles sections obtenues dans le Valais et à Fribourg. Le nombre en est restreint, il est vrai, parce que d'autres, envoyées au dernier moment, mais ayant passa-

blement souffert du transport, n'ont pu prendre place à côté des premières.

Les lettres écrites par les abeilles de M. Langel intriguent vivement, ainsi que la presse à gaufrer les rayons, l'une des premières introduites en Suisse et gracieusement mise à notre disposition par M. E. Agassiz, de Moudon, un des membres fondateurs de la Société romande.

Notre exposition rétrospective, avec son vieil apier exigü, incommodé, ses ruches démodées et par trop petites, faites avec des troncs d'arbres évidés, de la paille ou des planches rassemblées à la diable, ses outils passés de mode, a un vrai succès de curiosité. C'est qu'on n'a pas toujours l'occasion de voir réunies tant de vieilles ruches, dont on a longtemps usé, mais qui ont fini leur temps et qu'on a mises au rancart.

Est-il nécessaire de vous signaler une petite collection de graines mellifères renfermées dans des bocaux et accompagnées de photographies représentant les plantes qui les produisent ? Quoique chacun les a remarquées, il faut cependant les mentionner.

Pour clore la série des produits exposés, il me reste à parler des hydromels et liqueurs au miel provenant de Nyon, d'Assens et de Conches. Ces vins de miel, auxquels nous n'avons pu adjoindre quelques échantillons de vinaigre et d'eau-de-vie, ont été fort appréciés par toutes les personnes qui se sont trouvées présentes lors des différentes dégustations qui ont été faites, et le jury à son passage, altéré sans doute par la vue de tant de douceurs réunies en un même local, ne les a pas trouvées moins agréables.

Si, lors de ces dégustations, il avait été possible de croquer quelques-uns des appétissants biscuits présentés par M. Pertuiset, la fête aurait été complète. Mais, malheureusement pour nous, l'étalage si bien aménagé du négociant genevois est à l'abri de nos atteintes, il a fallu s'en tenir au désir. Sans cela tous ces bonbons si tentants auraient dû, depuis longtemps, être remplacés par d'autres, qui eux aussi, auraient rejoint leurs devanciers. Pas n'est besoin de faire l'éloge des ouvrages apicoles mis si gracieusement à notre service par M. E. Bertrand.

Voilà d'abord les vingt-cinq volumes de la *Revue internationale d'apiculture*, dont le contenu, toujours d'actualité, montre avec quel soin cet ouvrage a été rédigé, alors que tant d'autres tombent dans l'oubli sitôt après leur publication. En suivant, les soixante éditions de la *Conduite du rucher*, avec les traductions de cet ouvrage en allemand, en néerlandais, en italien, en espagnol, en russe, en bulgare et en arménien ; les *Lettres inédites*, de F. Huber ; les deux édi-

tions de la traduction du *Guide de l'apiculteur anglais*, par Cowan ; les traductions de la monographie de la *Loque des abeilles*, par Harrison, de *L'abeille et de la ruche*, par Langstroth et Dadant, ainsi qu'une foule d'autres brochures. Tout cela représente un travail énorme dont nous avons tous profité. Les onze premières années de notre *Bulletin*, les nombreux rapports des sections, ainsi que les diverses études historiques concernant l'apiculture dans nos cantons romands et l'histoire de notre propre société, donnent à la partie scientifique de notre exposition une grande valeur. Nous avons en outre eu la bonne fortune de nous voir confier le dépôt de plusieurs manuscrits apicoles de B. de Géliou, remontant à la dernière moitié du XVIII^{me} siècle. Cela fait qu'avec la collection de planches anatomiques concernant l'abeille, exposée par le soussigné, nous pouvons rivaliser avec nos collègues de la Suisse allemande.

Les parois qui enclosent notre exposition contribuent encore à la rehausser, car elles disparaissent sous la quantité des choses qui y sont étalées. D'abord, au centre, le tableau de M. F. Jaques, représentant un apiculteur romand en train d'examiner une ruche Dadant. De chaque côté sont les magnifiques cartes apicoles des cantons de Neuchâtel et de Genève, dues au patient labeur de MM. Bonhôte et Leclerc. Une foule de graphiques, travail de notre président, des diplômes, une masse de photographies de ruchers ; les portraits en grand de F. Huber, Layens, de Ribeaucourt, Jecker, Bertrand, Dadant Ch., et Dadant C. que nous devons à la complaisance de M. Odier, les médailles (bronze, argent, vermeil) que nous décernons aux apiculteurs méritants lors des concours de ruchers, remplissent entièrement toute la place et contribuent à donner à notre ensemble un ton de gaieté et de bon aloi.

Et maintenant, j'arrive au bout de ma tâche, j'ai épuisé la liste de nos collaborateurs. Si j'en ai oublié quelques-uns, je leur en demande pardon, ce n'est pas avec mauvaise intention que je l'ai fait.

Malgré le caractère éminemment collectif de notre exposition et le soin que nous avons pris d'éliminer toute réclame personnelle, afin de donner à l'ensemble une unité qui représente réellement l'activité de la Société d'apiculture de la Suisse romande, quelques noms percent çà et là et cela nous a amassé des charbons ardents sur la tête, nous a attiré une foule de reproches, de critiques. Les plus âpres viennent précisément de sociétaires qui n'ont rien voulu faire pour l'exposition de Berne, qui se sont récusés au moment d'agir. Cela nous soulage quelque peu, car si ces individus, si prompts à trouver exécration tout ce qui ne passe pas par leurs mains, avaient bien voulu nous prêter leur précieux concours, ils se seraient, de ce fait, acquis le

droit de critiquer ; ils ne l'ont pas voulu, et par cela même, ils nous autorisent à dire que leurs récriminations sont sans valeur, qu'à leur place nous aurions au moins la pudeur de nous taire pour ne pas aggraver la mauvaise posture dans laquelle ils se sont mis.

Les colonies d'abeilles sont en nombre insignifiant dans l'exposition apicole permanente. Quelques rares ruchées d'insectes qui devraient être les plus beaux spécimens de la *Rassenzucht*, mais qui, lorsqu'on les examine attentivement, ont admis dans leurs rangs de vulgaires « welsches » abominablement croisées, de pures italiennes et même des carnioliennes, comme pour narguer les belles, mais par trop rigoureuses théories qui règnent de l'Aar au Rhin.

Les expositions temporaires où vont figurer de nombreuses colonies habitées par des races les plus diverses, vont rallumer les querelles relatives à la question de la pureté d'origine, si tant est que ces querelles ont un instant cessé d'exister. D'un côté, nous allons pouvoir admirer la fleur du panier des insectes sélectionnés avec tant de soin par nos collègues de la Suisse allemande ; de l'autre, on se prépare à soumettre à l'examen des membres du jury, des noires pure race, des croisées peu accueillantes, des italiennes acclimatées aux aiguillons prompts à entrer en action et des carnioliennes, peut-être. Il est à souhaiter que le mélange de tant d'espèces facilite l'accord des opinions pour l'attribution des récompenses. A cette joute, j'aurai l'honneur et peut-être le plaisir de participer et au moment critique du vote, si les coups d'aiguillons ont bien produit leur effet, je me souviendrai de ce que je viens d'écrire.

Founex, ce 31 juillet 1914.

L. Forestier.

NOS MIELS

Les nôtres ou plutôt ceux que récoltent nos laborieuses bestioles ; le suc généreux élaboré par les chauds rayons du soleil, dans les creusets étoilés aussi merveilleux qu'innombrables, dont la terre se pare pour fêter le retour de l'astre enchanteur ! Le suave nectar des gracieuses fleurettes de nos vallons ; le miel ! doux fruit d'un effort acharné, hérissé de dangers, dont les moindres causent la mort prématurée de tant de frêles existences, toujours prêtes à se dévouer pour leur communauté : à mourir au champ d'honneur !

C'est le printemps ! Le soleil luit de tout son éclat. Eclat trompeur, comme tout ce qui brille... trop !

Du rucher, une à une, les abeilles s'aventurent sur le seuil de

leur demeure. Elles lissent leurs ailes, les tâtent, comme pour en éprouver la résistance ; puis, fascinées par l'azur lumineux, elles prennent leur vol ! D'autres suivent ; peu à peu l'animation devient générale, intense ! Un vent de folie semble avoir enivré les paisibles habitantes du rucher, hier encore engourdies de leur torpeur hivernale. Tout ce petit monde ailé vibre, grouille, culbute, bourdonne à qui mieux mieux, dans sa joie de revoir le soleil aimé !

O ! beau soleil printanier !
Cesse ta course vagabonde ;
Sois l'aimable prisonnier
De la terre riche et féconde !

Heureuses bestioles pour qui le travail est tout joies ! Sans soucis, vous quittez votre chaud logis, amplement garnis de bon miel, pour affronter les périls du dehors ! Reviendrez-vous ? Hélas ! Attardées à la recherche des trésors que vous accumulez pour vos jeunes sœurs, trésors rares encore en ce premier jour de printemps, peut-être serez-vous surprises par quelque souffle glacial, et mourrez-vous, pauvres héroïnes du devoir, chargées de votre précieux fardeau, sans avoir rejoint la famille aimée qui vous attend !

Parmi nous, humains sans vergogne, combien peu, en savourant une goutte de ce miel si péniblement amassé, songent à ce qu'il est, à ce qu'il vaut ? Combien peu ont alors une pensée de gratitude pour le modeste et industrieux insecte auquel nous le devons ? Combien d'apiculteurs, ou soi-disant tels, préfèrent se défaire à tout prix de ce précieux don de la nature, plutôt que d'en faire profiter leur famille et surtout leurs enfants ?

Trop cher ? Non ! Même quand ce produit atteint des prix élevés, comme l'an dernier, l'apiculteur, père de famille, doit la faire profiter des indiscutables vertus du fruit du rucher ! Il en sera récompensé au centuple : par la reconnaissance de son épouse ; par le tint rose, plein de santé, de ses enfants ; par les yeux de ses petits, qui, brillant de gourmande convoitise, loucheront de plaisir en fixant la belle tartine dorée que leur mère confectionnera à leur intention, avec autant d'amour que d'art !

Pour combien de maux le miel n'est-il pas un excellent remède : maux de gorge, rhumes, affections des voies respiratoires, du tube digestif, où il exerce son action bienfaisante : désinfectant, réparant les muqueuses endolories, grâce à l'acide formique et aux huiles essentielles, savamment dosées, qu'il contient ; comme reconstituant grâce à son assimilation facile au sang et aux sels et principes nourriciers qu'il recèle ?

Mieux vaut prévenir que guérir ! En hiver surtout, par l'emploi

rationnel et journalier de notre bon miel, on éviterait bien des maux, fort graves souvent. Dans un bol de lait chaud, avec une bonne dose de miel, on obtient un breuvage exquis pour grands et petits... Qu'on se le dise !

L'apiculteur, par l'emploi du miel, obtiendra un autre résultat, aussi très appréciable : celui de mieux faire connaître le fruit de nos ruches, de lui rendre sa valeur et de le remettre sur le piédestal qui lui est dû.

Le sucre, les confitures, ne le remplacent-ils pas avantageusement ? Non. Le miel, outre ses propriétés thérapeutiques, est un aliment complet, sinon très riche en matières azotées, du moins complètement assimilables. Tandis que le sucre n'est qu'un hydrocarbure, c'est-à-dire un vulgaire combustible qui, comme tel, ne sert pas à autre chose dans l'organisme ; tour à tour, ses éléments : charbon, oxygène, hydrogène, par leur combustion, y produiront de la chaleur, de la force, mais toujours au détriment des tissus, qu'ils usent mais ne réparent pas. Les confitures, souvent indigestes, sont aussi loin de valoir le miel. Quant à le comparer aux divers produits de l'industrie : mielline et ses dérivés, autant comparer une perle de grand prix à une grossière imitation.

Dans les bonnes années (malheureusement celle-ci ne sera pas du nombre), on se plaint avec raison de la mévente de ce produit. Les négociants, maîtres du marché, en offrent le moins qu'ils osent. Mais pourquoi le céder dans ces conditions ? Pourquoi ne pas en faire augmenter la consommation pour le plus grand bien de tous, en commençant par... soi-même ?

Les années se suivent, mais ne se ressemblent guère : après celles d'abondance, viennent les années de famine ! Comme le fit un Pharaon, il y a déjà quelques milliers d'années, gardons le superflu (pour nous des bidons pleins de miel) des années grasses, pour équilibrer notre budget des années maigres. Le miel cristallisé se garde parfaitement dans des récipients bien clos, disposés dans un lieu sec.

Malgré la médiocre récolte de cette année, il y en aura encore qui céderont la leur à vil prix. Sans nul doute, ce seront des apiculteurs non affiliés à nos sections ou ne recevant pas le *Bulletin*.

Vive la liberté, mais, au nom du progrès, tous en avant pour le *Bulletin obligatoire* et le recrutement de nouveaux membres !

Alors, quand tous ou presque tous seront des nôtres, l'apiculture progressera doublement, parce que mieux comprise et plus lucrative !

Ls Linder-Chabanel.

PLAIDOYER DES ABEILLES

(SUITE)

Nous avons des ennemis nombreux et acharnés. Parmi eux, le plus redoutable, le plus puissant et le plus implacable, c'est l'homme. L'homme, qui se disant notre ami, nous a prises sous sa protection et qui agit, trop souvent, à notre égard, à l'encontre de la nature et de ses propres intérêts. Il nous a déjà fait un mal incalculable. Ses méfaits se traduisent journellement par des milliers et des milliers de victimes sacrifiées inutilement à son orgueil, à sa suffisance, à la routine. Aussi pourrions-nous faire de sérieuses réserves quant aux méthodes de culture préconisées par certains d'entre ses semblables, qui se parent du nom d'apiculteurs, mais qui ne savent absolument rien de nous. Ils publient même des méthodes où fourmillent les erreurs, où les légendes les plus absurdes, propagées d'âge en âge, sont présentées comme des articles de foi.

Ah ! si la culture de notre espèce était partout enseignée et pratiquée avec méthode, s'il nous était possible, sous votre protection, de nous développer naturellement, si nous n'étions entravées en rien, quelle force nous deviendrions et que de profits vous en retireriez. Les arbres fruitiers, partout fertilisés donneraient des fruits en abondance, les plantes fourragères, partout visitées, fourniraient aux animaux domestiques une nourriture beaucoup plus succulente !

Combien existe-t-il encore de contrées qui nous sont fermées et de fleurs qui ne peuvent être visitées à cause du trop petit nombre de butineuses que nous avons à mettre en campagne ? Il faudrait que nos républiques soient beaucoup plus répandues, infiniment plus nombreuses pour suffire à la tâche que nous avons à accomplir.

Au lieu de cela, que voyons-nous généralement ? Les demeures que vous mettez à notre disposition sont souvent trop exigües, mal construites, incommodes, d'une ventilation défectueuse, malsaines, à un point que nous ne pouvons y prospérer, placées à l'endroit qui nous est le plus défavorable. Les champs où nous pouvons butiner sont trop éloignés, les fleurs nectarifères trop peu nombreuses. Les divisions sans cesse renouvelées de nos familles, faites souvent sous prétexte d'accroissement, ne nous laissant pas atteindre tout le développement que nous serions susceptibles d'acquérir. Le nectar que nous emmagasinons avec tant de soin, en vue de la mauvaise saison, nous est complètement enlevé, de sorte que nous ne pouvons plus nous approvisionner pour parer aux jours de pluie et de froid pendant lesquels nous sommes retenues au logis.

Est-ce là, dites-le nous, agir en ami, en allié ? Est-ce là ce que vous appelez l'apiculture rationnelle ?

Profitant aussi du profond attachement qui nous unit à notre mère commune, vous en avez bien souvent abusé, nous l'enlevant au moment où sa présence parmi nous était le plus nécessaire ; nous obligeant à en élever d'autres, ou voulant nous contraindre à adopter une étrangère que nous ne connaissons pas.

Cette mère nous est parfois enlevée parce que vous lui reconnaissez toutes les qualités qu'on peut désirer chez un être aussi précieux, parce qu'ayant communiqué ces qualités à sa progéniture, vous voulez avoir de nombreux descendants possédant les vertus que vous lui trouvez. Et vous ne craignez pas, pour arriver à vos fins, de plonger une nombreuse famille dans le deuil, d'interrompre son accroissement et même compromettre son avenir.

Faut-il aussi vous entretenir des tribus divisées à l'infini, fractionnées en de minuscules peuplades obligées d'élever des mères, dans des conditions anormales, pour satisfaire aux besoins d'un commerce prospère fait à nos dépens ?

Que dire en outre des apiculteurs qui contraignent nos mères à restreindre leur ponte, qui voudraient régler le nombre d'œufs fécondés ou non qu'elle devrait produire, qui cherchent même à supprimer les seconds !

Nous reconnaissons que la ponte des œufs non fécondés est parfois exagérée, et nous sommes alors heureuses lorsque vous cherchez à la réduire dans de justes proportions. Mais nous protestons contre sa suppression totale. Ce serait notre arrêt de mort. Lorsque vous ne mettez à la disposition de notre mère qu'un nombre trop restreint de grandes cellules, devez-vous vous étonner que, pour satisfaire à une loi de la nature, nous transformions de petites alvéoles en grandes ? Vous traitez nos frères de paresseux, de fainéants ; mais vous oubliez que leur présence nous est indispensable à une certaine époque, et que nous savons fort bien nous en débarrasser lorsque leur mission est accomplie.

Ne serait-il pas plus naturel de mettre, comme beaucoup d'entre vous le font déjà, une certaine quantité de grandes cellules à la disposition de notre mère, pas trop loin du centre de ses opérations ? Vous arriveriez ainsi à réduire, dans de sages limites, une ponte, que nous ne désirons pas plus que vous, voir prendre des proportions exagérées. Il ne serait plus nécessaire d'avoir recours à l'emploi de cet instrument barbare que vous appelez la tôle perforée.

Nous nous élevons contre la pratique qui, au nom du progrès, se répand en certains pays et qui consiste à rogner les ailes de notre

mère ou à la peindre de diverses couleurs. On porte ainsi atteinte à sa majesté en l'empêchant de suivre ses enfants lorsqu'ils partent pour fonder ailleurs une nouvelle famille, poussés qu'ils sont à l'accomplissement de cet exode par une force supérieure à laquelle ils ne peuvent résister.

Sous prétexte d'améliorer notre race, le grand mot de sélection a été prononcé, et aussitôt la gent butineuse a été requise pour servir à de nouvelles expériences et souvent, pourquoi ne pas le dire, à de nouveaux supplices. La sélection a certainement du bon, nous le reconnaissons avec vous ; mais croyez-vous que les améliorations que vous puissiez obtenir avec notre race soient jamais, toutes proportions gardées, aussi importantes que celles qui ont été réalisées avec vos animaux domestiques ? Nous ne le croyons pas ; mais, cependant, nous voulons bien encore, pour élucider cette question, vous seconder dans vos essais. Notre peuple ne peut que gagner en vigueur et acquérir de nouvelles qualités par de judicieux croisements. Mais, de grâce, n'allez pas oublier que nous avons été créées pour être les agents de la fécondation des plantes.

Ne s'est-on pas avisé que nous avons la langue trop courte et qu'il y aurait avantage à allonger cet organe. Vite, on a eu recours à la sélection pour obtenir cette amélioration qui devait nous permettre d'atteindre des flots de nectar auquel nous ne pouvons parvenir actuellement. Un certain succès a déjà, paraît-il, couronné les efforts tentés, puisque des industriels font déjà le commerce de nos sœurs ainsi perfectionnées. Que nous allons paraître vieux jeu, aux amateurs du progrès, nous autres, vieilles réfractaires, avec nos langues démodées !

Mais nous nous demandons pourquoi, au lieu de vouloir modifier les organes que le Créateur nous a donnés, au risque de les rendre impropres à remplir leurs fonctions, ne chercheriez-vous pas à propager, à multiplier une foule de plantes très mellifères qui nous permettraient d'obtenir les récoltes que vous désirez nous voir emmagasiner.

Vouloir à tout prix obtenir le prolongement de notre langue, irait, nous le craignons, à l'encontre du but qui nous est assigné et ne nous permettrait peut-être plus d'exécuter une foule de travaux à l'intérieur de nos demeures. Le mieux est parfois l'ennemi du bien. Puisse-t-il ne pas en être ainsi dans ce cas.

Le mode de multiplication naturel à notre race est l'émigration d'une partie de la tribu en compagnie de notre mère. Ce départ

est pour nous un acte solennel pour lequel nous nous préparons longtemps à l'avance, car s'il s'agit d'aller au loin chercher une nouvelle demeure, nous voulons auparavant être assurées que celle que nous allons quitter ne périlitera pas et qu'elle aura sous peu une jeune mère pour remplacer celle qui va partir. Nous abandonnons le certain pour l'incertain, l'abondance pour la pauvreté, la sécurité pour l'inconnu.

Que vous cherchiez à retenir ces émigrantes, à les fixer dans des demeures *ad hoc*, qu'une fois les voyageuses recueillies, vous leur fournissiez de la nourriture pour leurs premiers besoins, nous trouvons cela naturel et pensons que vous agissez sagement, dans votre intérêt, autant que dans le nôtre. Mais que vous cherchiez à entraver ce besoin naturel d'émigrer en empêchant notre mère de suivre ses filles, en retenant nos frères dans des pièges préparés à l'avance, nous ne pouvons l'approuver, car, c'est pour obéir à ce grand précepte : « Croissez et multipliez » qui nous concerne aussi bien que vous, que nous organisons ces départs durant la belle saison.

Ceux d'entre vous qui nous laissez toute liberté, mais qui, une fois que nous sommes éloignées, cherchent à nous retenir par le son des cloches, le bruit des casseroles heurtées, sont plus humains pour nous bien qu'ils se rendent ridicules avec ces bruits qui n'ont aucune influence sur nos décisions. Vous n'ignorez pas que nous ne nous arrêtons qu'à l'endroit où notre mère va se poser ou encore dans le refuge découvert par nos éclaireurs.

Vous avez cru bien faire, dans le but de mettre fin à ces départs imprévus, de diviser vous-mêmes, nos familles et de pourvoir les nouvelles tribus de tout ce qui leur était indispensable pour élever de nouvelles mères, ou encore, en donnant à ces jeunes colonies, des mères élevées par d'autres républiques et gardées en réserve pour ces occasions. A cela, il n'y a aucun reproche à faire, tant que cette mesure a été appliquée avec sagesse. Mais la pratique exagérée de ces multiplications vous en a fait voir le danger. Les résultats ont souvent été un affaiblissement si grand de toutes les familles divisées, qu'il n'y restait plus assez de travailleuses pour vaquer aux nombreux travaux intérieurs et pour amasser suffisamment de provisions.

Cette pratique de l'essaimage artificiel, comme vous le nommez, aurait moins de dangers pour nous si elle n'était pas exagérée et si vous preniez toujours vos dispositions pour nous pourvoir de jeunes mères provenant de familles actives, douces et saines. Mais, hélas ! vous n'apportez bien souvent qu'une médiocre attention à ces élevages royaux. Vous nous dotez parfois de souveraines portant

Résultat du travail de nos ruches sur balance en juillet 1914.

	Altitude Mètres	Force de la colonie	Augmentation Grammes	Diminution Grammes	Journée la plus forte Grammes	Date
Bramois (Valais)	501	Moyenne	—	—	—	juillet
Mollens »	1061	»	—	—	—	—
Monthey »	401	Bonne	900	—	700	10 »
Premploz »	880	»	3000	—	800	1-10 »
St-Luc »	1650	Faible	2000	—	700	1 »
Bulle (Fribourg)	888	Moyenne	—	100	500	18 »
Châtel-St-Denis»	819	»	—	800	700	10 »
Dompierre »	475	Bonne	—	3200	800	12 »
La Sonnaz »	570	»	1000	—	500	13 »
Châtelaine	430	Moyenne	—	—	—	—
Conches	418	Forte	—	4600	500	14-22 »
Bournens (Vaud)	568	Bonne	—	5900	—	—
Essert s/Champvent	485	»	—	1000	—	—
Panex s/Ollon »	928	»	—	3500	600	1 »
Premier »	872	»	—	—	—	—
Vuibroye »	760	»	—	—	—	—
Belmont(Neuchâtel)	491	Faible	—	5200	1300	1 »
Buttes »	700	Bonne	7050	—	2200	1 »
Cernier	834	Moyenne	—	—	—	—
Coffrane »	800	»	5300	—	2300	20 »
Couvet »	750	Bonne	1300	—	2100	12 —
St-Aubin »	458	Bon. moyenne	—	1850	800	1 »
Courfaiyre a) (J.-B.)	474	» »	950	—	3800	12 »
» b) »	»	» »	3550	—	2700	1-12 »
Cormoret »	711	Forte	6000	—	1260	12 —
Tavannes »	761	Très forte	10300	—	3000	12 »

en elles des germes de médiocrité et de faiblesse, qui ne nous permettront jamais d'atteindre tout le développement que nous voudrions pouvoir acquérir, ou qui changent tellement le caractère des familles, que vous n'en avez plus aucune satisfaction.

(*A suivre.*)

L. Forestier.

L'APICULTURE EN ALLEMAGNE

L'empire d'Allemagne compte environ 2,600,000 ruches. La Prusse en a 1,509,586 ; mais pendant les cinq dernières années, le nombre en a diminué de 32,000. La Bavière a 407,709 colonies, 10,634 de plus qu'en 1907. Le Wurtemberg est le pays le plus riche en abeilles; on y compte 172,133 ruches, une augmentation de 24,3 % en cinq ans. Le grand-duché de Bade a 131,062 ruches et le Meklembourg 52,032. (Recensement de 1912.)

Deutsche Imker aus Böhmen.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. Mahon, Courfaivre, 2 août. — Nous voilà de nouveau à la fin d'une bien mauvaise campagne apicole. Rien ou à peu près dans les ruches et dans les bidons. Ces pauvres bidons qui sonnent toujours creux en rougissent de honte. Je veux bien que ce n'est de leur faute, ni celle des abeilles ou de leur maître. Cela tient à d'autres causes contre lesquelles les plus malins, même les vieux... « renards de l'apiculture » ne peuvent absolument rien.

Beaucoup d'apiculteurs ne récolteront rien, d'autres peu de chose, quelques-uns se déclarent satisfaits ; mais il est permis de soupçonner fort que c'est du « bluff » ou qu'ils ne sont pas difficiles à contenter, comme j'ai pu m'en rendre compte pas plus tard que ce matin.

Nous voilà de nouveau mis en demeure de faire une nouvelle provision de persévérance, de prévoyance et d'espérance, ce qui n'ira pas tout seul dans le Jura bernois, par le temps qui court. Le sucre, que suppose la prévoyance, fait défaut à quel prix que ce soit, les magasins étant vides et les communications avec les pays voisins coupées ; même les plus prévoyants en seront quittes pour attendre que le sucre acheté puisse leur être livré. Que seront les ruchers au printemps prochain ?

La récolte moyenne du miel peut être évaluée à deux ou trois kilos par ruche, l'essaimage a été très variable : dans certain rucher du 50 %, dans d'autres encore plus, et dans d'autres presque nul. Dans mon rucher, le 15 % environ des ruches a jeté des essaims.

M. Stahlé, Coffrane, 2 août. — Nous sommes loin des trois kilos de moyenne que certains correspondants de journaux proclamaient aux quatre

vents des cieux, et j'allais dire que pour Coffrane, 1914 était pire que 1913, quand l'idée m'est venue de comparer le produit des deux années. Pour les trois mois de mai, juin et juillet, je me trouve plus riche de 1 kilo 100. J'ai eu cependant des ruches qui m'ont beaucoup moins donné, mais cela a son bon côté ; ne voulant pas monter dans les hausses elles ont emmagasiné davantage dans le corps de ruche, ce qui n'est pas à dédaigner pour l'hivernage qui risque d'être désastreux si l'on ne peut s'approvisionner de sucre.

Ce qui a permis une récolte un peu meilleure, c'est le tilleul qui s'est mis à fleurir à partir du 14. Certaines miellées ont aussi donné. Et le temps continue avec ses alternatives de jours couverts et de pluies, et sans doute faudra-t-il s'attendre à un fort déficit en août.

M. Chaponnière, Conches, 4 août. — La récolte du canton de Genève peut être évaluée à un rendement de 10 kilos par ruche ; quelques stations ont été un peu plus privilégiées, mais c'est l'exception.

En général, le miel est dense mais fortement coloré.

Nous vendons de 2 fr. 75 à 3 fr. 25 le kilo.

M. H. Groux, Essert-sur-Champvent, 4 août. — La récolte a été bien misérable. J'ai cependant, malgré la misère, pris 5 kilos par ruche, mais par contre le corps de ruche est vide et pour comble que va-t-on donner à ces pauvres bêtes maintenant que nos négociants ont élevé le prix du sucre à 70 centimes ? Espérons que la situation s'améliorera et que nos autorités y mettront ordre.

M. Farron, Tavannes, 5 août — On voit encore les abeilles butiner sur toutes les fleurs mellifères du mois de juin : esparcette, trèfle blanc, sauge des prés, hippocrepis, centaurée jacée, mais ce sont surtout les forêts qui donnent.

M. Souvey, Bulle, 5 août. — La colonie sur balance est de race carniote dont l'activité a laissé à désirer. Les colonies de la race dite « du pays » se sont mieux comportées et ont rempli une demi-hausse tout en garnissant le corps de ruche bien suffisamment pour l'hivernage. Quant à la flore, elle a été très belle et le peu de récolte a eu pour seule cause un temps déplorable pendant toute la saison qui permet aux abeilles de récolter au delà de leur nécessaire.

Il ne nous reste que l'espérance d'une saison meilleure l'année prochaine.

M. Berthouzo, Premploz, 5 août. — La ruche sur balance est une bonne moyenne. Le résultat est loin d'être brillant. Quelques-unes m'ont donné un peu plus, mais près de la moitié des hausses sont restées vides. Je les laisse encore car on remarque depuis quelques jours un peu de miellat et le 2 août j'ai eu 800 grammes d'augmentation. Si seulement cela durait quelque temps pour que je n'aie pas le souci qu'elles souffrent et périssent de la disette pendant mon absence, demain matin, entrer sous les drapeaux pour marcher à la frontière.

Sur 53 ruches du printemps, j'ai eu, hier, mon trentième essaim, très fort il est vrai, mais comment s'en tirera-t-il ?